

l'infini, l'absolu, comme nos sens à percevoir le fini, le contingent ? Non, dit M. Bouillier, car si la raison était l'organe d'un esprit fini, elle ne pourrait avoir avec l'infini aucune correspondance. Il aurait fallu peut-être insister davantage sur cette démonstration essentielle pour la théorie. Ce que nous savons surtout de l'infini c'est qu'il existe et la connaissance que nous en avons étant limitée et inadéquate peut ne pas sembler tout-à-fait hors de la portée d'une faculté finie. D'ailleurs, si la raison impersonnelle est finie en nous, comment connaît-elle l'infini, et si elle y est infinie, comment ne le connaît-elle pas tout entier ? Sur ce point, nous le répétons, quelques développements sont à désirer.

L'impossibilité de toute relation d'un sujet fini à un objet infini devait conduire à confondre les deux termes. Dans la connaissance de l'infini, le sujet qui connaît ne fait qu'un avec l'objet qui est connu, tandis que dans celle du fini ils restent séparés ; c'est le moi et le non moi. La raison, en effet, n'est pas nous, elle est Dieu qui est en nous ou plus exactement Dieu en qui nous sommes. Après avoir écarté ou pour mieux dire accepté dans le sens littéral et rigoureux les vagues métaphores qui en expriment le caractère divin, M. Bouillier définit la raison : « l'essence de Dieu même présent substantiellement en nous en raison de son infinité » et la connaissance de l'infini : « La conscience qu'il prend en nous de sa propre nature. »

Cette théorie exige de l'homme un sacrifice douloureux et son orgueil doit être plus que sa raison difficile à convaincre. Il lui faut, en effet, retrancher des facultés qui constituent sa personnalité la plus noble, celle qui l'élève au dessus de la sphère finie, et peut-être n'y consentirait-il jamais si, d'autre part, il n'avait lieu d'être fier d'une communion perpétuelle avec Dieu et du lien qui le rattache à lui, non plus seulement par son origine, mais par une continuelle participation. La